

13

Sur l'une des cartes postales représentant l'entrée décorée de croix de fer d'un cimetière militaire allemand dans la zone des combats de 1914, on peut lire, tracé à la main d'une écriture penchée: «Pour nos morts et les leurs.»

Voir dans *L'Acacia*.

14

Au mois de septembre 1936, je me suis rendu à Barcelone, alors au pouvoir des anarchistes, en compagnie d'un ami communiste, Louis Montargès, secrétaire de cellule. A toutes fins utiles, le maire de Cerbère se portant garant de nous, nous avait délivré un sauf-conduit.

A ma grande surprise, l'été dernier, Monsieur Jean-Louis Coste, libraire à Perpignan, m'a remis cette pièce figurant aujourd'hui dans les archives départementales et qui avait été saisie, ainsi que les deux photographies agrafées, au cours d'une perquisition effectuée en août 1941 par la police de Vichy au domicile de Montargès. L'une des photographies nous représente, lui et moi, sur une plage – l'autre à Barcelone, Plaça de Catalunya, avec un camarade milicien.

15

... toujours est-il que, trois jours plus tard, un petit rafiote se trouvait à Sète amarré ou plutôt collé au flanc de ce cargo norvégien qui le dominait de son château fraîchement repeint, d'une éblouissante blancheur, sa carène également peinte de frais (...), le misérable bateau a malpropre, ses modestes structures autrefois elles aussi peintes en blanc maintenant souillées de coulées pisseuses, donnant légèrement de la bande et à demi rouillé, semblable à quelque chétif et malingre animal, quelque veau mal venu et vieilli avant l'âge se raccrochant au flanc de sa mère ou plutôt, comme le dit l'italien (...) dans le canot qui nous amenait à bord, d'une vieille mule qui essaierait de se faire engrosser en se frottant à un éléphant, sur quoi il jura encore, mais en italien, grommelant qu'une fois chargée de tout l'arsenal que contenait la cale du norvégien la vieille coque ferait eau jusque par-dessus la ligne de flottaison de sorte qu'elle n'aurait pas doublé l'extrémité du brise-lames qu'à la première vague elle coulerait à pic: maintenant nous approchions et je pouvais lire le nom à moitié effacé et lui aussi pisseux de cette demi-épave et qui (CARMEN), évocateur de guitares, de castagnettes, de jupes à volants et de voluptueuses œillades,

semblait participer lui-même de façon facétieuse à ce qui était en train de se jouer là...

Le Jardin des Plantes

16

Partant au printemps 1937 avec un ami visiter l'Union Soviétique, nous avons appris à la dernière minute qu'il fallait encore une photographie supplémentaire pour notre visa. Trop distraits, pendant quelques jours passés à Berlin, nous ne nous sommes occupés de cette affaire qu'à Varsovie où le portier de l'Hôtel Angielski où nous étions descendus nous dit avec une irritation et un mépris à peine dissimulés que, premièrement, la Pologne étant un pays catholique personne ne travaillait le jour de l'Ascension et que tout était fermé mais que, deuxièmement, nous pourrions sans doute (et ici son dégoût redoublait) trouver un photographe ouvert dans le quartier juif.

Le Ghetto de Varsovie était alors un endroit curieux où tous les hommes (bien entendu ce n'était pas «tous», mais il y en avait tellement qu'il le semblait) étaient vêtus d'une sorte de long manteau noir semblable à un tuyau de poêle, barbus, et coiffés d'un chapeau noir. Même les jeunes garçons qu'on pouvait voir parfois jouer au ballon dans les squares étaient vêtus de cette même longue lévite noire.

Le photographe qu'on nous a indiqué était un homme pathétique, vêtu, lui, non d'une lévite, mais «à l'artiste» (lavallière et veston de velours côtelé) qui officiait avec des gestes théâtraux à l'aide d'un appareil à plaques et à soufflet dont il déclenchait à distance l'obturateur en pressant sur une poire. Je ne pourrais pas l'affirmer, mais le temps de pose étant assez long, je crois bien me rappeler qu'il nous immobilisait la tête à l'aide d'un demi-cercle de métal qui enserrait l'arrière du crâne.

Ce souvenir (tous ces hommes vêtus et chapeautés de noir) m'est revenu récemment en lisant dans les Mémoires d'Ambroise Vollard l'histoire du sauvage débarqué en Europe et auquel on demande quelle religion il désirait choisir, répondant sans hésiter qu'en premier il choisirait de se faire Juif «parce qu'il avait remarqué que dans les synagogues tous les hommes gardaient leurs chapeaux sur la tête», en second Protestant «parce que les temples de l'Eglise Réformée sont bien chauffés», enfin, en dernier lieu et s'il ne pouvait faire autrement, «car les églises et surtout les cathédrales sont glaciales», Catholique.

18

Le 17 mai au matin, le 31<sup>e</sup> Dragons qui battait en retraite depuis cinq jours est tombé à Coussolre dans une

embuscade tendue par les blindés ennemis et où il a été en grande partie anéanti.

Un peu plus tard, son colonel, accompagné du colonel commandant le 8<sup>e</sup> Dragons, seulement suivi de deux cavaliers et se dirigeant sur Avesnes, a traversé la petite ville de Solre-le-Château soumise à un bombardement intermittent. Le pavé de la longue rue tournante était entièrement recouvert d'éclats de vitres qui étincelaient au soleil comme de l'or. Des réfugiés chargés de ballots se glissaient le long des murs où ils semblaient disparaître à chaque arrivée d'un obus.

19

Mieux que de longs commentaires, cette carte, qui figure dans les Mémoires de Winston Churchill, explique la défaite éclair de 1940 que l'historien Marc Bloch a qualifiée d'«étrange».

En effet, alors qu'au nord, de la mer à Namur, soit sur une distance d'environ cent kilomètres, les alliés alignaient 43 divisions contre 22 divisions allemandes (dont 7 blindées), immédiatement au sud et sur une distance à peu près égale, entre Namur et Sedan, le commandement français n'envoya «étrangement» que 19 divisions à la rencontre de 33 divisions ennemies (dont 7 blindées), le déséquilibre des forces aériennes étant dans ce secteur du même ordre de grandeur.

Le régiment de Dragons où servaient de Reixach et Georges, se trouvait, dans ce dispositif, un peu au nord de Dinant. Le 12, il avait été envoyé à l'est de la Meuse où, en un jour et sans avoir même eu la possibilité de combattre, il avait déjà perdu le quart de son effectif.

21

Cette vue cavalière du Stalag IVB datée de mars 1945 semble quelque peu enjolivée. Lorsque je m'y trouvais (juin à octobre 1940), il n'existait pas de terrains de jeu, ni la surprenante piscine figurée en bas et à droite du dessin. A leur place se trouvaient les latrines et une vaste esplanade où l'on réunissait les prisonniers destinés à partir en commandos pour que contremaîtres et fermiers puissent faire leur choix. Les latrines consistaient en des poutres disposées au-dessus d'une profonde tranchée, le tout abrité de la pluie par un simple auvent. Pour les départs en commandos, les prisonniers étaient alignés en carré avec, à leurs pieds, la musette qui contenait toutes leurs affaires. Les contremaîtres portaient des vêtements fatigués et des casquettes bleu foncé aux visières de cuir noir verni, les fermiers, apparemment plus prospères, des feutres mous ornés d'une petite plume (faisan?) passée dans le ruban. Ils

étaient chaussés de gros brodequins de cuir brut et des bas de laine à côtes montaient jusqu'à leurs culottes serrées au-dessous du genou.

«Le «camp principal» comportant les logements pour les prisonniers était divisé en dix blocs de quatre baraques contenant chacune 250 à 350 prisonniers. L'ensemble des baraques en bois foncé présentait un aspect monotone. Les salles servant de dortoirs et de salles de séjour étaient arrangées sommairement. D'un côté les lits en bois étagés sur trois hauteurs et munis de paillasses, de l'autre côté des bancs et des tables primitives en bois avec, au milieu, des poêles à charbon surmontés chacun d'un support pour faire sécher le linge. Les entrées situées aux deux extrémités des baraques étaient munies chacune d'un cabinet d'aisances pour la nuit à l'intérieur et d'une fosse d'aisances à l'extérieur au sol.»\*

A la libération du camp par l'Armée Rouge le 23 avril 1945, les autorités soviétiques se comportèrent d'une manière curieuse: encore plus mal nourris par les Allemands que leurs camarades des Alliés de l'ouest dont ils étaient isolés dans les blocs A, puis D, les prisonniers russes étaient morts en grand nombre (2368 sur un total de 3032 – soit plus des deux tiers) et avaient été enterrés comme ceux des autres nations dans le cimetière proche de Neuburxdorf d'où leurs corps furent exhumés pour être transférés avec tous les honneurs dans le cimetière russe de Zeithain tandis que les survivants furent par contre immédiatement arrêtés par les SMERSH comme «traîtres à la patrie» et traités en conséquence. «Ils apprirent, écrit Soljénitine, au moment où ils sautèrent des wagons rouges et des camions sur le sol russe qu'ils constituaient encore le membre le plus misérable de ce peuple rejeté. (...) Ils abordèrent directement à l'Archipel Goulag.»

En ce qui concerne le camp lui-même, le N.K.V.D. en fit jusqu'en 1949 un lieu d'internement à régime sévère pour les Allemands soupçonnés de nazisme, aussi bien hommes que femmes, dont sept à neuf mille y décédèrent.

*\* Le paragraphe entre guillemets est emprunté à l'excellent ouvrage que M. Achim Kilian von Weinhen a consacré à ce camp.*

23

Itinéraire suivi par les quatre cavaliers jusqu'à l'endroit (peu après la sortie ouest du village de Beugnies) où le colonel a été abattu.

Errance ensuite des deux cavaliers survivants jusqu'à l'endroit où, le lendemain, ils ont été faits prisonniers.

Pierre Boulez a très justement remarqué que l'un des principaux problèmes dans la composition de mes romans est celui de la périodicité.

Ici (pour *La Route des Flandres*), j'ai attribué une couleur particulière à chacun des personnages ou thèmes et je l'ai placée en marge de petits résumés de chaque page. Je me suis donc trouvé à un moment en face d'une multitude de petites bandes (ou quelquefois assez larges) que j'ai classées et disposées en fonction d'un ensemble où il m'était possible de voir d'un seul coup d'œil qu'ici ou là manquait un peu de bleu, ou de rouge ou de vert, ou de jaune, etc. qu'il était donc nécessaire de rappeler.

Les couleurs sont:

Rouge: Reixach

Bleu clair: Georges

Noir: la guerre

Vert foncé: Auteuil, les courses de chevaux, steeple-chase, Iglésia

Bleu foncé: père de Georges

Vert clair: épisode chez les paysans

Mauve: l'ancêtre Reixach, la mère de Georges

Ocre-rouge: Blum

La pagination de ce plan de montage est celle du manuscrit qui compte au total 222 pages. La fin du récit de l'embuscade où tombe l'escadron (noir et bleu) se situe exactement au milieu (p. 111), ce récit étant lui-même encadré dans celui (vert foncé et rouge) du steeple-chase que perd Reixach (p. 90 à 103 et 112 à 125) et, à quelques pages près, constitue le centre ou, en d'autres termes, le noyau du roman.

34, 35

Après la parution de l'album *FEMMES* dont j'ai écrit le texte, chaque fois que j'envoyais un de mes livres à Joan Miró, celui-ci m'en remerciait par un double dessin.

37

Cher Claude Simon,

...Vous me donnez là une grande joie. Le lieu où ce monument est érigé – cette plaza piétonnière au pied de puissantes banques – m'impressionne très fort, il m'apparaît comme un point crucial des démentielles

frénésies du monde; il appelait un signal marqué de haute fièvre. (...) La photo aux surimpressions est merveilleuse. Elle montre aux photographes la voie où s'engager. Je suis bien heureux de l'avoir. Ou bien voulez-vous l'avoir aussi. Je pourrais peut-être en faire un double.

A vous chaleureusement

Lettre de Jean Dubuffet à Claude Simon, Paris, 14 octobre 1982

38, 39

Dans la vitrine une dizaine de jambes de femmes identiques sont alignées, le pied en haut, la cuisse sectionnée à l'aîne reposant sur le plancher, le genou légèrement fléchi, comme si on les avait empruntées à un de ces bataillons de danseuses, dans le moment où elles lèvent la jambe avec ensemble et exposées là telles quelles. Des bas transparents, extraordinairement fins, allant du beige foncé au beige clair, revêtent les jambes. A travers leurs mailles, on voit briller la matière plastique moulée. La chaleur grisâtre, palpable, semble entassée entre les parois brun sale de la rue. Légèrement courbé en avant, le visage rigide, il s'approche de la bouche d'incendie qui sort du trottoir, à la base de l'immeuble, sur la droite de la vitrine. La bouche d'incendie est constituée par un fort tuyau de fonte, peint en rouge, qui monte verticalement puis se recourbe vers l'avant en même temps qu'il se divise en deux branches horizontales dont les ouvertures sont fermées par un bouchon que rattache au tube une petite chaînette. Les deux branches horizontales sont suffisamment rapprochées pour former une sorte de siège sur lequel il s'assied. Dans cette position la douleur ne diminue pas mais il n'a plus à faire l'effort de se tenir sur ses jambes.

Début de *Les Corps Conducteurs*

40, 41, 42

En 1967, en même temps qu'une exposition sur le même thème était présentée au M.O.M.A., a paru à New York un essai d'Erich Kahler intitulé *The desintegration of form in the arts* où l'auteur s'attachait à commenter un phénomène dont il est intéressant de remarquer qu'il ne s'est pas borné à ce qu'il est convenu d'appeler les «beaux-arts» (peinture, sculpture...) mais a encore trouvé son équivalent en littérature où, parallèlement, on a assisté à la disparition de la conventionnelle narration chronologique au bénéfice d'un tout autre genre de composition basé non plus sur des

impératifs de causalité (comme il était de règle dans le roman) mais de qualité, c'est-à-dire que la succession des événements ou leur voisinage n'était plus commandée par un quelconque déterminisme (religieux, psychologique ou social) mais, de même qu'il en est en peinture ou en musique pour les voisinages de couleurs, de formes ou de sons, par de tout autres impératifs: harmonies, associations (ou contrastes, oppositions), assonances (ou dissonances), etc. ...

Le lieu n'est pas ici d'analyser en profondeur l'émergence d'un phénomène qui semble toutefois inséparable (mise en question d'un certain «humanisme», d'une certaine «logique», dislocation des structures sociales, etc. ...) des convulsions profondes qu'a traversées le monde – et en particulier l'Europe – depuis le début du siècle et ont conduit aussi bien plasticiens qu'écrivains à rejeter un certain nombre de conventions établies en cherchant dans cette apparente «destruction» (de la morale, de la raison, du modèle, du «sujet», de l'histoire racontée) un nouvel ordre, une autre harmonie, une autre logique.

Le remarquable est qu'à la même époque où Rauschenberg, Nevelson, Burri, Motherwell et autres exposaient des œuvres semblables à des «patchworks» composées de matériaux dits «pauvres» (terme qui, à lui seul, mériterait une intéressante analyse), on pouvait voir dans certains quartiers de Manhattan – en particulier la Bowery ou le Lower East Side – des productions spontanées, nullement intentionnelles, effet de pur «hasard et nécessité», composées d'assemblages de ces mêmes matériaux réputés «pauvres»: bois flottés, vieux tissus, tôles rouillées, fragments de moulures, etc.

Ce genre de «rencontre» ou de «coïncidence» me semble assez propice à une analyse dont je laisse le soin à plus qualifiés que moi: philosophes, sociologues. A remarquer cependant que, prémonitoirement, avant que ne se déclenchent les forces destructrices qui, avec une violence encore jamais connue, devaient broyer à la fois hommes, croyances et conventions un étrange génie, Antonio Gaudí, semble avoir pressenti ce que pourrait être un mouvement de reconstruction à partir de débris.

46

«...je ne voulais pas seulement accuser réception de Triptyque mais je voulais vous en parler longuement (...) Je voulais vous dire, dans une forme convenable, non pas brouillonne et hâtive comme je le fais ici maintenant, que votre livre présente ce caractère qui me comble de plaisir, de procurer une lecture ininterrompue, je veux dire qu'on peut à tout moment l'ouvrir à n'importe quelle page, et trouver dans cette page

la substance du livre entier. C'est un livre qu'on ne peut pas lire – si lire est commencer à la première page et finir à la dernière. Ici on ne finit pas. On peut faire usage du livre une vie entière. On peut le lire aussi en remontant de la fin au commencement. Il n'a pas un sens, il en a autant qu'on veut. C'est un livre à utiliser comme un tapis de Perse. Ou encore comme un talisman, une boule de cristal. Il est d'un usage permanent. A tout endroit qu'on l'ouvre on est immédiatement transporté dans votre monde parallèle, votre monde homologue, où se trouvent abolis le petit et le grand, le léger et le lourd, le corporel et le mental, le départ et l'arrivée, le vide et le plein. Je vous envoie, faute de temps nécessaire à m'y exprimer dans une manière plus formulée, ces impressions ainsi transcrites en brouillon désordre, comme un cochon. Vous savez que c'est mon mythe, mon obscur (et obscurantiste) idéal, de parvenir à écrire comme un cochon. Vous n'écrivez pas comme un cochon, ah non! Vous écrivez dans une forme très magistrale, estomacante que j'admire grandement. A vous chaudement.

Lettre de Jean Dubuffet à Claude Simon – Paris, 15 mai 1973

47-50

Quatre photos extraites d'un court-métrage tiré de Triptyque.

50

D'une personne angoissée, énervée, tendue, on dit en français qu'elle a une sensibilité d'«écorchée vive».

53

Le personnage principal des *Géorgiques* est Jean-Pierre Lacombe Saint-Michel (successivement officier d'artillerie sous l'Ancien Régime, Conventionnel, régicide, Représentant en mission, ambassadeur à Naples sous le Directoire et Général d'Empire). J'ai hérité d'une grande partie de ses papiers dont je me suis servi pour écrire le roman.

55

Arrêté signé par tous les membres du Comité de Salut Public daté du huit Messidor, soit un mois et un jour avant les événements du 9 au 10 Thermidor.

L'un des principaux reproches faits par Robespierre dans son discours du 9 qui terrifia la Convention était que l'«on pactisait et ménageait l'ennemi anglais». Les chefs de cette «armée du nord» (en particulier le Représentant Choudieu), dont Lacombe avait été chargé de «surveiller et suivre les opérations», s'étaient en effet refusés à mettre à mort, comme la loi l'ordonnait alors, deux mille soldats anglais faits prisonniers à Nieuport. Il est probable, sinon même certain, que seul le 9 Thermidor sauva Choudieu et Lacombe de la guillotine.

56, 57

Par ce décret pris dans la fameuse nuit du 10 août 1792, alors que le roi était réfugié à l'Assemblée Nationale, étaient envoyés aux diverses armées, pour expliquer «le détail exact des événements», douze commissaires «pris dans son sein et ayant réuni la majorité des suffrages» (dont Lacombe Saint-Michel). Ce document a ceci de particulier que le temps de le rédiger a fait qu'il est, à la première page, daté du «Dix août au soir» et, à la fin, précédant les signatures, du *onze* août.

66

C'est à peine si, d'avion, pendant des heures et des heures, on distingue parfois confusément les violentes et immobiles convulsions de monstrueux fleuves de glace, les taches bleuâtres de forêts, de vagues taches plus claires qui ne sont ni des champs, ni des herbages, ni quoi que ce soit qui porte la marque de l'homme: chemin, ferme, hameau, pont...

Ce cliché à peine lisible pris au-dessus de la Sibérie, me paraît en raison même de sa terrifiante illisibilité, propre à illustrer le récit que fait Trotski de son évasion du bagne:

«Le long de la Sosva, il n'y a pas de routes, on tombe sur des lieux sauvages, inhabités. Aucune police sur des milliers de verstes: pas un cantonnement russe; de loin en loin quelques yourtes d'Ostiaks; inutile de parler de télégraphe; pas même de chevaux; le trafic se fait exclusivement avec des rennes. Les poursuivants ne vous rejoindraient pas. Mais il y avait le risque de se perdre dans le désert, de périr dans les neiges. Et l'on était en février, mois des bourrasques hivernales...

«Je pris place sur un léger traîneau avec mon petit bagage. J'avais sur moi deux pelisses, l'une à poils en dedans, l'autre à poils en dehors, des bas en poil, les bottes fourrées, le bonnet doublement fourré comme les moufles.

«Au début du voyage, mon conducteur s'endormit plusieurs fois parce qu'il était ivre, et l'attelage

s'arrêtait. Tous deux nous étions en danger. Finalement il ne réagit plus du tout lorsque je le secouais. Je le décoiffai de son bonnet, ses cheveux se recouvrirent bientôt de givre et l'ivresse lui passa peu à peu. Nous poursuivîmes notre voyage: un beau voyage en vérité, dans la vierge solitude des neiges, à travers des bouquets de sapins où l'on voyait les foulées d'animaux sauvages. Les rennes couraient avec entrain, sortant la langue de côté et haletant: tchou – tchou – tchou... Curieuses créatures qui ne connaissent ni la faim ni la fatigue. Dans un crépuscule enténébré, la forêt semblait plus gigantesque. Je ne discernais absolument pas la route, je ne sentais presque pas les mouvements du traîneau. Des arbres de mirage couraient au-devant de nous, les buissons fuyaient sur les côtés, de vieilles souches couvertes de neige, à côté, de hauts bouleaux disparaissaient sous nos yeux. Tout cela semblait plein de mystère. Tchou – tchou – tchou... Le souffle égal et pressé des rennes s'entendait seul dans le grand silence de la nuit et de la forêt.»

71, 72

Crucifixion en bleu (Chios)

Non loin se trouvait un modeste hôtel-restaurant où l'on pouvait manger du poisson fraîchement pêché et dont la salle à manger un peu trop vaste, aux murs simplement ripolinés de beige, n'avait d'autre décoration sur l'un d'eux qu'un de ces agrandissements photographiques d'environ deux mètres sur trois, comme on en voit dans les vitrines des agences de voyages, représentant un chalet suisse au bord d'un torrent alpestre entouré de sapins.

74

«... et tout à coup, alors qu'il venait de dire «Vuole dire caos» et «Paura clandestina», il s'est arrêté. Il tenait toujours le catalogue déployé dans les mains et semblait continuer à lire les titres pour lui-même quand brusquement il m'a dit qu'à Dachau on l'avait pendu par les mains jusqu'à ce qu'il s'évanouisse. Peut-être m'en aurait-il parlé encore mais à ce moment les deux jeunes femmes sont sorties des vagues et sont revenues vers nous en tordant leurs cheveux. Il s'est levé et a dit qu'il allait nager un peu.»

(Le Jardin des Plantes).

Il est mort, à Milan, peu d'années après, des suites mal expliquées d'une opération chirurgicale.

Plus tard, par hasard, je suis tombé dans un magazine sur cette image.

Se baignait nue dans les lacs aux eaux glaciales, leur surface non pas agitée de vaguelettes mais unie, comme métallique, semblable à du mercure, ondulant autour d'elle en cercles concentriques où se reflétaient sa silhouette télescopée, les bois sombres, les nuages.

Le silence. Le cri sauvage parfois d'un oiseau solitaire.